

PIERRE SAUREL

Le saboteur



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 019

Le saboteur

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 275 : version 1.0

Le saboteur

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

On se souvient que lors de sa dernière aventure dans les camps de concentration de l'Allemagne nazie, notre héros canadien, Jean Thibault surnommé IXE-13 avait assisté aux spectacles les plus épouvantables qu'il n'ait jamais vus.

Il était revenu en Angleterre désabusé, découragé et avait même demandé comme permission spéciale de ne pas faire le rapport qu'on lui avait demandé.

Sir George, le grand chef du service d'espionnage allié avait accepté de ne pas divulguer ses secrets, d'ici la fin de la guerre.

IXE-13 avait eu de la difficulté à sortir de l'Europe, une fois sa mission terminée.

Mais les circonstances lui présentèrent un Français dans la vingtaine, Jacques Fallot, un

ancien ami de Marius Lamouche, l'un des inséparables compagnons de notre héros.

Fallot trouva un moyen ingénieux de faire passer IXE-13 en Angleterre.

Mais il l'accompagna voulant revoir son ami de toujours le brave colosse marseillais, Marius.

Aussi lorsqu'IXE-13 eut su par Sir George où Marius et Gisèle demeuraient, lui et Fallot se dirigèrent vers une maison de pension.

IXE-13 sonna. Une vieille anglaise vint ouvrir.

– Oui ?

– Bonjour, madame. Vous avez de la place pour deux autres chambreurs ?

Elle les fit entrer et leur donna une chambre avec lit double.

IXE-13 s'aperçut bien vite que Gisèle et Marius étaient sortis et décidèrent de les attendre.

À onze heures, ils arrivèrent.

Des cris retentirent :

– ... Jean.

Et Gisèle se précipita dans les bras de son fiancé.

– Patron !

Puis Marius poussa une nouvelle exclamation :

– Mais Peuchère de bonne mère... c'est Jacques...

– Marius !

Il se jeta presque sur le brave Marseillais et tous les deux échangèrent une vigoureuse accolade.

Gisèle pleurait de joie sur l'épaule de l'homme qu'elle aimait.

– Pourquoi ne nous as-tu pas dit que tu étais arrivé ?

– Je ne suis arrivé que ce matin et grâce à ce bon ami de Marius, monsieur Jacques Fallot.

Jacques se redressa :

– Mademoiselle Gisèle Tubœuf.

– Enchanté, mademoiselle, je n'avais pas eu le plaisir de vous connaître. Mais votre ami avait

hâte de vous revoir.

– C’est vrai ?

– Comment que ça s’est passé là-bas, patron ?
peuchère racontez-nous ça.

IXE-13 baissa la tête quelques secondes, puis :

– Mes amis, je vais vous demander quelque chose, ne me questionnez pas sur ma mission. Sachez tout simplement que cela s’est très bien passé. Je vais vous raconter comment Fallot a réussi à me faire sortir de France.

Et l’espion raconta la dernière phase de son aventure.

Marius éclata de rire :

– Alors Jacques tu es devenu corsaire ?

– Parfaitement, il faut vivre comme on peut. Tu sais que sur les bateaux qui sont abandonnés nous trouvons quelquefois des choses qui valent beaucoup. Des armes, des vivres... surtout les vivres, c’est de l’or pour nous là-bas.

– Ils ont de la misère ? demanda Gisèle.

– Oui, c’est très dur, mais nous vivons

toujours dans l'espérance. Les Alliés progressent lentement. Le jour de la victoire viendra. Les Français la souhaitent de tout cœur.

Marius questionna :

– Et maintenant, que comptes-tu faire, Jacques ?

– Bah, vu que je suis en Angleterre, je suis aussi bien d'y rester si on m'accorde la permission, je n'ai aucun papier.

– Le patron pourra arranger cela.

IXE-13 l'interrompt :

– Ne parle pas trop vite, Marius, je ne suis pas un magicien.

– Peuchère, je le sais, mais si vous demandiez de garder Jacques avec vous ?

– Le garder ?

– Mais oui, ça nous ferait un autre aide, reprit Gisèle. Nous serions quatre au lieu de trois.

IXE-13 réfléchit, puis :

– Je ne puis rien décider moi-même, en tout cas j'en parlerai.

Trois jours plus tard, IXE-13 reçut l'ordre d'aller rencontrer monsieur Smith pour affaires très importantes.

L'espion ne connaissait pas de monsieur Smith, courtier en assurances.

Mais il n'était pas sans se douter que ce monsieur Smith devait faire partie du service d'espionnage.

À trois heures de l'après-midi il entra dans un bureau sur la porte de laquelle on pouvait lire :

– Monsieur Smith, courtier.

Un homme était assis à un pupitre et semblait perdu dans ses papiers.

– Monsieur Smith ?

Il leva la tête :

– C'est moi.

– J'ai reçu un message me demandant de vous rencontrer cet après-midi à deux heures.

Smith ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit deux photographies qu'il examina attentivement.

Il se leva, se dirigea vers la porte et la ferma à

double tour.

– Asseyez-vous.

– Merci.

– J’ai reçu des ordres du service secret pour vous, agent IXE-13.

– Quelque chose de nouveau ?

– Oui. Voici, il paraît que vous avez été ébranlé dernièrement par une nouvelle mission qu’on vous a confiée, et qui vous aurait affecté quelque peu le moral ?

– Oui, c’est vrai.

– Eh bien le service a décidé de vous confier cette fois une autre mission mais qui semble moins périlleuse.

– Ah !

– Vous devez enquêter ici même en Angleterre dans la ville de W...

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Du sabotage. Quatre personnes ont même été tuées dernièrement. Il y a eu du sabotage à l’usine de guerre et ensuite au théâtre.

- Au théâtre ?
- Oui, ça paraît curieux, mais nous croyons que les deux incidents se rattachent l’un à l’autre.
- Je ne vois pourtant pas...
- Tout d’abord, pendant deux fois, des machines ont été sabotées à l’usine d’aviation. Trois jours plus tard, alors qu’on donnait un spectacle spécial aux militaires de l’endroit, le théâtre prit brusquement en feu. Il n’y avait que deux sorties et les flammes les entouraient. Cependant voulant sauver leur peau, les militaires foncèrent vers la porte. Plusieurs furent blessés, quatre sont morts, mais la majorité ont été sains et saufs. Le feu a été maîtrisé à temps et le théâtre à rouvert ses portes une semaine plus tard.
- Quelle était la cause de cet incendie ?
- Justement, ce fut un incendie criminel, semble-t-il, car il n’y avait aucune défectuosité dans le chauffage ou l’éclairage. Voilà la raison pour laquelle on rattache les deux choses.
- Je commence à comprendre.
- Du sabotage à l’usine de guerre et ensuite le

feu à un théâtre rempli de militaires. S'il n'y avait eu que des civils dans le cinéma l'affaire aurait probablement passé inaperçu.

– Et vous voulez que j'enquête et que j'essaie de découvrir les saboteurs ?

– Justement. Votre mission est difficile mais moins périlleuse que les autres et peut-être plus intéressante. Vous pourrez avoir de l'aide des militaires si vous le désirez.

– Non, je préfère travailler seul. Je ne veux pas que personne sache que je serai à W... On ne sait jamais, il y a peut-être des saboteurs parmi les militaires.

– Vous avez raison et j'approuve votre ligne de conduite.

Il y eut un court silence :

– Voici maintenant, dit IXE-13, j'aurais une petite faveur à vous demander.

– Parlez.

– Je ne sais pas si vous pouvez me l'accorder vous-même mais...

- Si je puis faire quelque chose pour vous.
- J’ai déjà deux compagnons, deux Français.
- Je sais.
- Ah, vous savez ? eh bien lors de ma dernière mission, j’ai amené avec moi un autre Français.
- Mais vous en faites une collection ?

IXE-13 sourit de la remarque de monsieur Smith puis continua :

– Or ce Français connaît déjà les deux autres. Moi, je lui dois beaucoup car c’est lui qui m’a permis de revenir en Angleterre...

– Et vous aimeriez en faire le troisième de vos acolytes ?

– Si c’est possible. Je dois ajouter cependant que Jacques Fallot, c’est son nom, ne possède aucun papier. Je puis cependant me porter garant de sa conduite.

– IXE-13 je ne sais pas encore si je puis acquiescer à votre demande, mais repassez me voir vers cinq heures. Je vous donnerai une réponse définitive.

– Bien monsieur.

II

À cinq heures exactement, IXE-13 retournait au bureau de monsieur Smith.

Ce dernier le reçut avec courtoisie et lui tendit aussitôt un papier.

– Tenez.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Les papiers de votre ami. Il pourra travailler avec vous désormais et tout est en règle sur ce côté.

– Merci, merci beaucoup, monsieur, j'ai hâte de lui apprendre la nouvelle.

IXE-13 se leva :

– Quand dois-je partir pour W... ?

– Le plus tôt possible. Nous regrettons de ne pouvoir vous donner plus de détails, mais nous n'en avons pas.

– C’est très bien.

– Vous pourrez emmener vos trois acolytes avec vous, ils vous seront probablement utiles.

IXE-13 remercia monsieur Smith et sortit.

Il alla retrouver ses amis qui attendaient avec impatience le but de cette visite mystérieuse.

– Mes enfants, annonça IXE-13 nous partons.

– Partir ? pour où ?

– Oh, nous n’allons pas loin, nous demeurons en Angleterre.

– Et moi, qu’est-ce que je fais dans tout ça... ? demanda Fallot.

– Tu vas nous accompagner.

– Vous voulez que je demeure avec vous ?

– Oui, j’ai obtenu la permission.

IXE-13 leur expliqua ensuite le but de sa mission.

– Donc, nous devons enquêter de trois côtés à la fois.

– Trois côtés ?... fit Gisèle surprise, mais il n’y

en a que deux.

– Non.

– Le théâtre et l’usine.

– Et le camp militaire, il faut se méfier de tout. Alors voici comment nous allons procéder. Nous allons partir séparément pour W...

– L’un après l’autre ?...

– Oui, j’ai pris au bureau du tourisme des cartes de la ville de W... J’ai trouvé quatre maisons de pension, pas trop éloignées les unes des autres. Nous pourrons donc facilement communiquer sans être trop remarqués.

– Bon.

– Moi, je descendrai à la maison Watson, toi Marius à la pension Eagle, Gisèle chez une demoiselle Fitzgerald, maison de chambres, et toi, Lallot, à la pension Summer.

Les trois amis d’IXE-13 avaient pris des notes.

– Maintenant, pour moi, dit l’espion, mon travail est tout indiqué, je m’engagerai à l’usine. Je m’y connais en avion.

Gisèle se leva :

– Et moi, j’offre mes services pour travailler à la cantine des militaires.

– Bravo, Gisèle, c’est une très bonne idée, je n’y avais pas pensé.

– Et nous ? demanda Marius.

Jacques lui tapa dans le dos :

– Mon « pot », dit-il, je viens d’avoir une idée merveilleuse.

Il regarda IXE-13.

– Patron, si vous nous laissez faire, dans trois jours, nous nous engagerons au théâtre de W...

– Mais comme quoi ?...

– Bateau, Marius est fort, et moi très agile, nous allons faire des tours d’acrobatie.

– Peuchère ! ça m’intéresse, dit Marius.

– On donne des spectacles pour les militaires, on offrira nos services gratuitement. On ne pourra nous refuser.

IXE-13 souriait.

Tout marchait comme sur des roulettes.

Il aurait des hommes dans tous les postes.
L'usine, le camp et le théâtre.

– Si je ne trouve pas les saboteurs, ce ne sera pas de ma faute.

IXE-13 partit le premier pour W... Il prit une chambre à la maison Watson.

Marius et Jacques logeraient à la pension Summer, mais en attendant leur départ, ils pratiquaient leur numéro.

Très fort, Marius faisait des prodiges, tandis que Jacques, fort agile et souple, accomplissait sur les mains, les genoux et la tête de Marius, des tours fort amusants.

– Mais c'est merveilleux, s'écria Gisèle, nous ferons sensation.

Jacques se gratta la tête :

– Ce qu'il nous faudrait, ce sont des costumes. J'en achèterais bien, mais je n'ai pas d'argent.

– J'ai une idée, dit Gisèle ; je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je vais acheter du

matériel de seconde qualité et je vais vous faire des costumes de clown.

– Entendu.

Et le lendemain, Gisèle travailla toute la journée à préparer les vêtements de ses deux compagnons.

Le soir même, elle s'embarquait à son tour pour W...

– Nous, nous partirons demain soir, dit Marius ; si tu vois le patron, tu le salueras de notre part.

– Entendu.

Le soir même, Jacques et Marius eurent une longue conversation.

– Tout d'abord, dit Jacques, je vais demander au patron de la maison de pension de nous passer son dactylo.

– Pourquoi ?

– Mais pour écrire des lettres de recommandation, bateau !

– Comment nous appellerons-nous ?...

– Mais je l’ai marqué sur les lettres, deux noms marseillais, Marius et Olive. Ça fait toujours effet.

Le lendemain c’était au tour des deux Français de monter sur le train pour W...

Toute la petite troupe était maintenant rendue sur les lieux où IXE-13 devait accomplir sa mission.

Après un examen facile, IXE-13 n’avait eu aucune difficulté à se faire engager à l’usine d’avion.

Le soir même Gisèle arrivait à la pension Fitzgerald, et la patronne curieuse la questionna :

– Et vous, qu’est-ce que vous venez faire à W... ?

– Je ne sais pas, fit Gisèle en haussant les épaules. J’ai un peu d’argent et j’aimerais me rendre utile. J’ai pensé que je pourrais peut-être travailler pour les militaires.

– Comment cela ?...

– Bien, à la cantine ?...

– C’est une idée... attendez...

La vieille fille rougit quelque peu.

– Je puis vous aider... je vais vous faire une révélation. Je sors avec un militaire.

– Ah !

– Il n’est pas jeune, c’est un sergent du nom d’Oswald, peut-être qu’il pourrait vous aider.

– Peut-être bien.

– Je vais le voir demain soir.

Mais le lendemain matin vers dix heures, Gisèle aperçut une ombre passer sous sa fenêtre.

IXE-13 la regarda mais fit mine de ne pas la reconnaître.

Mais en passant sous la fenêtre, il murmura vivement :

– Le petit café au coin de la rue... à midi.

Et il s’éloigna rapidement.

À midi moins quart, Gisèle, connue au service secret sous le nom de T-4, sortit de la maison et

se dirigea vers le café que l'on pouvait entrevoir à l'autre bout de la rue.

IXE-13 l'attendait à la porte :

– Entrons.

Ils allèrent s'installer dans le coin le plus retiré et aussitôt qu'ils eurent donné leur commande, Gisèle demanda :

– Et puis, ça va ?... Tu travailles ?

– Oui et non.

– Comment cela ?

– Je commence lundi. C'est un contretemps fâcheux. Et toi ?...

– Je crois bien pouvoir travailler à la cantine.

Elle lui conta l'incident avec la vieille fille :

– Son Oswald pourra m'aider probablement, alors tout marchera à merveille.

– Marius et Jacques ?...

– Ils doivent arriver demain ou après-demain au plus tard.

Et la Française donna des détails à propos du

costume des deux supposés acrobates.

– Ils vont s’appeler Marius et Olive.

– Eh bien, sais-tu, Gisèle, au lieu de perdre mon temps, je vais leur ouvrir le chemin.

– Comment cela ?

– Je vais aller voir le gérant et me présenterai comme leur manager.

– C’est une bonne idée, leur travail sera de beaucoup simplifié.

À deux heures cet après-midi-là, IXE-13 arrivait au théâtre.

Il prit un petit accent Marseillais :

– Bonjour, mademoiselle.

– Monsieur ?

– Je voudrais voir le gérant.

La caissière appela un placier et lui fit le message. Bientôt le placier revint et fit signe à IXE-13 de le suivre.

Le bureau du gérant se trouvait tout près de la porte d’entrée, juste au-dessus.

IXE-13 frappa.

– Entrez !

– Monsieur Bruik.

– Oui.

– Je suis Louis de la Vendrière, célèbre imprésario de Marseille.

– Connais pas, monsieur.

– Ah !

– Avez-vous déjà entendu parler du fameux duo Marius et Olive ?

– Jamais.

– Laissez-moi vous dire que vous ne suivez pas beaucoup le théâtre et en particulier le vaudeville.

– Pourtant...

– Vous ne connaissez pas Olive et Marius... mais c'est le numéro le plus sensationnel au monde.

– Qu'est-ce qu'ils font ?

– Marius est l'homme le plus fort de la France,

je crois ; tant qu'à Olive, c'est un acrobate merveilleux. Ils font ensemble, un numéro exceptionnel.

Lorsqu'IXE-13 sortit du bureau du gérant, ce dernier avait consenti à passer en audition Marius et Olive, et s'ils faisaient l'affaire, de les engager aussitôt.

Dès le lendemain, Marius et Jacques arrivaient. IXE-13 les attendait à la gare pour leur annoncer la bonne nouvelle.

Aussitôt ils se rendirent au théâtre en compagnie d'IXE-13 et passèrent devant le gérant.

Après discussion sur le salaire, ce dernier les engagea pour une période de quinze jours.

Les positions étaient maintenant situées. Tous devaient commencer le lundi.

IXE-13 travaillerait à l'usine.

Gisèle, grâce à l'intervention du sergent Oswald, devait commencer le lundi midi à la cantine militaire.

Marius et Jacques donneraient deux spectacles

par jour au théâtre de W...

Le petit groupe d'IXE-13 découvrira-t-il quelque chose ?

III

IXE-13, très discrètement, s'informait à l'usine à propos des actes de sabotage qu'on avait commis.

Il apprit, non sans surprise, que le sabotage avait eu lieu à trois reprises et les trois fois dans la même partie de l'usine.

Il était donc possible de croire que c'était l'œuvre d'un seul et même homme.

Mais dans cette partie de l'usine, il y avait plus de cinquante employés de jour et vingt-cinq de nuit.

De plus, IXE-13 travaillait dans la section opposée et était fort mal posté pour enquêter.

– Il faudrait que je me fasse changer de section.

Tant qu'à Gisèle, elle était déjà fatiguée de travailler à la cantine.

Elle était certaine de n'y rien trouver.

Marius et Jacques obtenaient un beau succès dans leur numéro, mais eux non plus n'apprenaient rien.

IXE-13 était quelque peu découragé :

– Quelque chose me dit que toute cette affaire est l'œuvre d'un seul homme.

– Un seul ? fit Jacques, lors d'une des petites réunions que nos quatre espions tenaient dans une chambre d'hôtel.

– Oui, une seule personne. S'ils avaient été plusieurs, je suis certain que déjà nous aurions appris quelque chose.

– Ah, vous avez peut-être raison, peuchère !

Gisèle reprit aussitôt :

– En supposant que ton raisonnement est juste, il y a quelque chose qui ne va pas.

– Quoi ?

– Le saboteur doit travailler à l'usine, n'est-ce pas ?

– Naturellement.

– Alors, le feu au théâtre, comment l’expliquer. Aucun militaire ne travaille à l’usine et, ce jour-là, au théâtre, il n’y avait que des militaires...

– Non, Gisèle.

– Comment cela ?

– Il y avait aussi les employés du théâtre.

– C’est vrai.

– Alors, il n’y a qu’une réponse, peuchère ! fit Marius, ou les saboteurs sont au nombre de deux, ou bien le saboteur travaille et à l’usine et au théâtre.

– C’est à vous deux, Marius, de découvrir quelque chose. Quant à moi, dès demain, je fais pression pour changer de section.

Le même soir, Marius et Jacques tenaient une petite conférence.

– Mon « pot », dit Jacques, je viens d’avoir une idée.

– Vite, dis-la avant qu’elle ne se sauve, bonne mère !

– Écoute bien. S’il y a quelqu’un qui désire aider les Allemands à l’usine ou à un théâtre et si cette personne est seule, elle aimerait probablement se trouver un aide.

– Peut-être.

– Eh bien, Marius, tu vas faire courir le bruit que durant la guerre j’ai aidé un peu aux Allemands.

– Mais tu es fou.

– Non, le vendu essaiera peut-être de m’approcher pour voir si je ne veux pas l’aider, tu comprends ?

– Oui, oui. Marius se leva d’un bond.

– Je crois que ton idée est bonne, Jacques, dès demain, nous allons nous mettre à l’œuvre et gare au saboteur, s’il se présente.

Discrètement, durant le spectacle de l’après-midi, Marius dit à un placier qui semblait très bavard.

– Oui.

– Tu sais, mon compagnon Olive ?...

– Eh bien, ça n’a pas toujours été un bon Français.

– Comment ça ?

– Au début de la guerre il a aidé les Allemands, là-bas en France, mais ne crains rien, il semble s’être rattaché...

– Il a aidé les Allemands, répéta le placier.

– Parfaitement, mais n’en parle pas. Je suis certain que ça le fâcherait.

– Oh, je ne dirai rien.

Cet après-midi-là, Marius et Olive, le numéro tant attendu, commença vers trois heures.

Jacques se surpassait.

Il était rendu à son numéro le plus difficile. Marius devait se coucher sur le dos et lever les mains en l’air.

Jacques mettait ses mains sur les siennes, les deux pieds en l’air, puis, d’un brusque mouvement, il faisait volte-face dans les airs pour retomber sur les mains de Marius.

Le colosse marseillais supportait facilement la

pesanteur de son ami, mais à cause du manque d'entraînement, ses bras se fatiguaient et il avait peur de s'écraser à un des spectacles.

Aux applaudissements de la foule, Jacques se mit en équilibre sur les mains de Marius.

Lorsque le silence se fit, Jacques compta lentement.

– Un... deux... trois...

Il s'élança pour faire sa tourniquette. Au même moment, quelque chose siffla aux oreilles de Marius.

Jacques retomba sur les mains du Marseillais, mais soudain son grand corps se plia et tomba sur le sol.

Marius se releva d'un bond. En même temps, il y eut un autre sifflement et quelque chose passa à deux pouces de son oreille.

On baissa vivement le rideau pendant que la foule se demandait ce qui venait de se passer.

Les machinistes, le gérant, les placiers, tous se précipitèrent sur la scène.

– Qu’est-ce qu’il y a ?... qu’est-ce qu’il y a ?...

Marius était penché sur le corps de son ami.

Soudain il se releva. Il avait un éclair dans les yeux.

Il se dirigea vers le fond de la scène semblant chercher quelque chose. Il se pencha :

– Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda le gérant.

Marius se tourna vers lui :

– Vite, peuchère ! demandez un docteur, bien que je pense qu’il soit trop tard.

– Quoi ?... une syncope ?

– Non.

Marius tendit quelque chose au gérant.

C’était une sorte de petite flèche.

– Ça m’a passé à deux pouces de l’oreille. Maintenant regardez le corps de mon ami.

Le gérant, monsieur Bruik, baissa les yeux.

À gauche, en plein cœur, Jacques Fallot avait une petite flèche.

– Mais on a tenté de vous assassiner ?...

– Je crois bien qu'on a réussi avec mon ami, dit Marius, mais moi, je suis encore vivant et peuchère ! je trouverai le meurtrier et l'étranglerai de mes doigts.

Un homme parut sur la scène. C'était un docteur qui se trouvait dans la salle.

Le gérant se précipita :

– J'empêche tout le monde de sortir. Nous allons les fouiller. J'appelle la police.

Le docteur se pencha sur le corps de Fallot.

Quelques secondes plus tard il se relevait l'air triste.

– Trop tard, n'est-ce pas docteur, demanda Marius.

– Oui, trop tard.

– De quoi est-il mort ?...

– Cette flèche était empoisonnée. On a assassiné votre compagnon.

IV

Bientôt les policiers firent leur apparition.

Un officier de la police de Scotland Yard était à leur tête.

Le gérant lui dit :

– J’ai averti le public, le placier et les portiers, personne n’est sorti du théâtre.

Une dizaine de policiers passèrent parmi la foule et prenaient les noms des occupants des sièges et leur disait de sortir.

L’inspecteur interrogeait Marius :

Puis le gérant le fit appeler.

– Je regrette, mon ami, dit-il, mais le contrat que nous avons doit se terminer automatiquement. D’ailleurs, les quinze jours achevaient.

– Quand bien même vous voudriez me

réengager, je n'aurais pas la force de travailler sans mon compagnon.

– Attendez. Il arrive souvent que nous ayons besoin de quelqu'un à temps indéfini. Laissez votre adresse. Je pourrai vous donner de l'ouvrage.

– Je vous remercie bien.

Marius savait que dans sa position il pouvait toujours avoir besoin d'argent et qu'ensuite le patron lui ordonnerait de trouver un moyen de retourner au théâtre pour faire enquête.

Aussi il accepta l'offre de monsieur Bruik.

Aussitôt sorti du théâtre, Marius, sans prendre aucune précaution, courut à la chambre d'hôtel où habitait IXE-13.

Il dut attendre jusqu'à six heures avant de voir arriver « le patron ».

– Marius, toi ici, s'écria l'espion en apercevant le Marseillais. Combien de fois t'ai-je dit de...

– Patron, aujourd'hui ce fut plus fort que moi... ce qui s'est passé est terrible.

– Quoi ?

– Jacques... mon ami... a été assassiné.

IXE-13 sursauta :

– Quoi ?... qu'est-ce que tu dis ? Jacques a été assassiné ?

– Oui.

– Où ? quand ?... Comment cela s'est-il passé ?...

– Au théâtre, cet après-midi, alors que nous donnions le spectacle.

Et Marius fit à IXE-13 le récit du meurtre dans ses moindres détails.

IXE-13 soupira :

– Pauvre Jacques... et dire que c'est moi qui l'ai emmené en Angleterre. Si j'avais prévu cela...

– Ce n'est pas votre faute, patron. Jacques, peuchère ! c'est comme les milliers de gars de chez-nous qui sont morts au front... il est mort pour la patrie.

– Tu as raison, Marius, il va falloir le venger.

– Oui, patron, je suis prêt à tout.

IXE-13 réfléchit :

– Il y a certainement une raison pour qu'on ait tenté de vous tuer tous les deux. Vous n'auriez pas commis de sottise, d'imprudence.

– Non.

– Aujourd'hui, il n'y a rien eu de spécial au théâtre... raconte-moi tout ce que vous avez fait.

Marius se rappela soudain l'idée de Jacques de se faire passer pour un Allemand.

Il raconta le tout à IXE-13.

– Hum... cela peut changer bien des choses... j'avoue que l'idée était bonne mais... tu ne sais pas si le placier en a parlé à d'autres.

– Non ; je ne l'ai pas questionné.

– Suppose que le placier ou un autre fanatique, ayant appris ton histoire, ait décidé de se débarrasser de Jacques parce qu'il avait été un ami des Allemands ?

– C'est possible, patron, j'y ai même pensé, mais dans ce cas-là, pourquoi aurait-il tenté de

me tuer ?

Marius avait raison. Mais IXE-13 trouva réponse à la question du Marseillais.

– Peut-être que la seconde flèche était aussi dirigée vers Jacques, afin d'être sûr de ne pas le manquer.

– Je ne crois pas.

– Ou encore la personne a peut-être décidé de te tuer, toi aussi, parce que tu étais l'ami de Jacques.

– Ça c'est plus possible.

IXE-13 branla la tête :

– La meilleure réponse à ce problème est encore la plus simple. Quelqu'un, probablement le saboteur, a appris la vérité. Il a décidé de se débarrasser de vous.

– Je crois que vous avez raison. Mais ce saboteur n'était-il pas supposé travailler à l'usine aujourd'hui ?

– Pas nécessairement. Les heures changent. De temps à autre, il travaille de jour, d'autres fois

de nuit.

IXE-13 se leva.

– Il va falloir prévenir Gisèle de ce qui s’est passé.

– Vous avez raison.

– Elle doit être à sa chambre à ce moment, allons-y. Il ne faut pas perdre une seconde. Nous avons en mains une double mission. Celle de trouver le saboteur et si ce n’est pas le même homme, il faut aussi attraper le meurtrier de Jacques.

Les deux amis sortirent de la pension.

Une dizaine de minutes plus tard, ils arrivaient à la maison de mademoiselle Fitzgerald.

IXE-13 frappa trois petits coups à la vitre de la chambre de Gisèle.

Une tête apparut.

L’espion fit un signe. La Française avait compris.

Les deux hommes allèrent aussitôt prendre place au café du coin.

Quelques secondes plus tard, Gisèle arrivait.

On la mit tout de suite au courant de la vérité.

La Française éprouva un rude choc en apprenant qu'un de leur compagnon venait de trouver la mort.

– Heureusement que tu t'en es sauvé, toi, Marius.

IXE-13 se redressa :

– Il faut changer notre plan d'attaque. Pour moi, il n'y a plus de doute, le meurtrier et le saboteur ne doivent faire qu'un seul et même homme. Cet homme doit travailler et au théâtre et à l'usine.

– Probablement.

– Marius, tu vas retourner au théâtre et demander au gérant qu'il t'engage.

– C'est déjà fait, il doit m'appeler demain ou un autre jour.

– Toi, Gisèle, tu vas laisser la cantine militaire. Nous allons trouver un moyen de te faire travailler du même côté que Marius.

- Et toi ?
- Moi, dit IXE-13, je vais aussi quitter l’usine.
- Ah !
- Nous allons converger nos forces vers le théâtre. C’est là que réside la clef du mystère.
- Comment allez-vous vous y prendre, patron ?
- J’ai mon idée. Demain, Gisèle, je vais essayer de te faire engager comme caissière.
- Mais il y en a déjà une, peuchère !
- Laisse-moi faire et je te promets qu’elle ne restera pas longtemps au guichet.
- IXE-13 termina sa tasse de café.
- Maintenant, je vous quitte, car j’ai beaucoup à faire ce soir. Je vais aller tout d’abord voir le général du camp.
- Le général ?
- Oui, car j’ai décidé de ne plus travailler incognito. Je vais prendre la peau de mon véritable personnage, IXE-13.

Et l'espion sortit plus décidé que jamais à accomplir sa mission et à venger la mort de Jacques Fallot.

V

– Je voudrais voir le général Colburn.

– Pour qu'est-ce que c'est ? demanda le caporal qui servait de secrétaire au général.

– Voulez-vous lui présenter cette lettre ?

– Certainement.

Le caporal disparut. Bientôt il revint avec un large sourire aux lèvres.

– Si vous voulez entrer, le général vous attend.

Le général était plutôt petit. Il portait une forte moustache et sa tête était aussi lisse qu'un morceau de verre, et aussi brillante qu'un miroir.

IXE-13 le salua et le général lui tendit une chaise.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Le général lui remit la lettre qu'IXE-13 avait

donnée au caporal.

– Ça va peut-être vous surprendre, monsieur, mais je savais que vous étiez à W...

– Ah !

– Oui, j'ai été averti de votre arrivée. Le service d'espionnage m'a demandé cependant de ne pas mettre d'autres personnes au courant.

– Je comprends.

– Cependant, ne voulant rien avoir à me reprocher, j'ai résolu moi-même de vous faire suivre. Il y a un soldat qui travaille à vos côtés à l'usine, mais n'ayez crainte, c'est un homme sûr.

– Je vous remercie, général ; ce n'était pas nécessaire.

– Mais maintenant, poursuivit Colburn, j'imagine que vous avez besoin de moi ?... c'est-à-dire de mon aide ?

– Oui, tout d'abord, l'un de mes aides a été assassiné.

– Ah !

IXE-13 lui raconta tout ce qui s'était passé au

théâtre.

– Maintenant, j’ai un plan bien défini. Je vais quitter l’usine, malgré que je sois certain que le saboteur ou les saboteurs travaillent là.

– Où voulez-vous en venir ?

– À ceci. Connaissez-vous bien le chef de police d’ici ?...

– Mon Dieu, un peu.

– C’est un homme sûr ?

– Pour ça, oui. Je l’ai eu sous mes ordres en 1914. Il a fait toute la guerre et c’est un véritable héros.

– Je voudrais que vous me le présentiez et que vous lui demandiez de se rendre à ma demande. C’est absolument nécessaire si je veux capturer l’homme qui aide la cause nazie.

– C’est très bien, mais puis-je vous demander quel est votre plan d’action ?...

– Je puis bien vous le dire, mais à la condition que vous n’en parliez pas.

– N’ayez crainte. Tout ceci restera entre nous.

Les murs de ce bureau sont comme les portes d'un tombeau, rien n'y sort.

IXE-13 parla pendant quelques minutes, expliquant parfaitement l'idée qu'il avait conçue.

– Oui, je vous approuve, dit à la fin le général et je ne vois pas pourquoi le chef de police refuserait. Je vais l'appeler immédiatement.

Le général signala un numéro :

– Monsieur Barry, s'il vous plaît ?

Au bout de quelques minutes, IXE-13 entendit la conversation suivante :

– Allô, Barry ?... ici le général Colburn...

– Pourriez-vous venir à mon bureau, demain, disons à dix heures ?... c'est très important.

– Très bien, je vais vous attendre. Au revoir, Barry.

Le général raccrocha.

– Il sera ici demain à dix heures. Si vous voulez venir à dix heures et trente, vous pourrez avoir une entrevue avec lui.

– C'est très bien général, je vous remercie

infiniment.

IXE-13 sortit enchanté de sa visite.

Marius avait quitté IXE-13 et Gisèle et s'était dirigé vers la pension Summer.

Le gérant du théâtre devait l'appeler aussitôt qu'il aurait un emploi.

Le colosse marseillais monta directement à sa chambre.

Soudain, en mettant la main sur la poignée de la porte, il s'aperçut qu'elle n'était pas fermée à clef :

– Peuchère ! je l'ai pourtant fermée ce matin... Bah, ce doit être la concierge qui est venu faire le ménage...

Mais ne voulant prendre aucune chance, Marius sortit son revolver.

Il tourna la poignée lentement, puis se reculant de quelques pouces, il donna un coup de pied dans la porte.

Celle-ci s'ouvrit brusquement, mais au même

moment, un bruit de tonnerre ébranla la pièce.

Une grosse pierre, devant peser près de cinquante livres avait été placée sur le rebord de la porte et était maintenue par une sorte de perche.

En poussant la porte, la perche tombait et la pierre basculait.

Quelqu'un qui serait entré directement dans la pièce aurait reçu infailliblement la pierre sur la tête.

La concierge accourait :

– Qu'est-ce qui se passe ?...

– Oh, rien... rien, dit Marius, j'ai échappé une grosse valise sur le plancher.

– Faites attention, dit-elle, je n'ai pas l'intention de faire défoncer mes planchers.

– Je vous promets que ça ne se renouvellera plus.

– C'est mieux, autrement je ne pourrais plus vous garder.

– Bien, madame.

Marius s'enferma vivement dans sa chambre.

– Bonne mère ! c'est la deuxième fois que l'on tente de me tuer...

Il alla placer la pierre dans un coin de la pièce.

Marius s'assit sur le bord du lit et se mit à réfléchir.

S'il pouvait avertir le patron. Mais il jugeait que ce n'était guère prudent de retourner à l'hôtel où pensionnait IXE-13.

Quelqu'un pouvait fort bien le suivre.

Il lui fallait prendre une décision lui-même.

Marius se leva et descendit au bureau de la concierge.

– Madame, dit-il, vous savez ce qui s'est passé cet après-midi ?

– Oui, votre compagnon a été tué ?

– Justement.

– Je vous offre toutes mes sympathies.

– Merci. Maintenant, madame, je suis sans travail pour le moment et je viens vous demander

une faveur.

La femme fronça les sourcils.

– Laquelle ?...

– Je trouve que la chambre coûte un peu cher... et puis c'est une chambre double et je suis seul maintenant.

– Vous voudriez changer de chambre ?

– Oui, j'aimerais une chambre simple si c'est possible, c'est moins cher, n'est-ce pas ?

– Oui, un peu.

– Mais je vais vous dire quelque chose. Vous savez que pour avoir de l'ouvrage, il faut être indépendant.

– Ah !

– Surtout dans notre métier. Si les gens de théâtre savent que j'ai changé de chambre, ils vont se dire :

– Il n'a pas d'argent, nous allons essayer de le payer moins cher.

– Et je ne veux pas que cela arrive, poursuit le colosse. Alors, je vous demanderais de ne pas

parler à qui que ce soit de ce petit changement.

La concierge sourit :

– Je puis bien faire cela pour vous.

– Merci, madame.

– Je vais aller vous ouvrir la porte de la chambre numéro 6. Vous pourrez transporter vos bagages. C’est \$1.50 de moins par jour.

– C’est parfait. Je vais même vous donner 25 sous de plus pour le petit service que vous me rendez.

– Ce n’était pas nécessaire, nous voulons toujours satisfaire nos clients.

Une demi-heure plus tard, Marius avait transporté tous ses bagages dans la chambre numéro 6, y compris la grosse pierre.

– Je ne souhaite qu’une chose maintenant, peuchère ! c’est que le futur locataire de la chambre 14 ne se fasse pas tuer à ma place.

À dix heures et vingt, le lendemain matin, IXE-13 arrivait au bureau du général Colburn.

Il fut tout de suite admis, le caporal devait avoir reçu des ordres en conséquence.

En voyant entrer l'espion, le général se leva :

– Barry, voici l'homme dont je te parlais.

Le chef de police, un homme dans la soixantaine, serra la main d'IXE-13.

– Enchanté, monsieur.

Tous s'assirent :

– Le général vient de me dire que vous aviez besoin de mon aide pour capturer quelques saboteurs nazis ?

– Oui.

– Il ne m'a pas expliqué votre plan croyant que vous aimeriez mieux le faire vous-même.

– C'est juste.

IXE-13 commença :

– Pour mener à bien mon enquête, il faudrait que je puisse interroger toutes les personnes que je juge suspecte.

– Ensuite ?

– Il n’y a qu’un moyen d’arriver à ce but, c’est de me faire passer pour un policier.

– Vous voulez devenir détective ?

– Temporairement, oui. Mais il ne faut pas que personne sache qui je suis véritablement.

– Vous désirez, je suppose, que je vous confie la charge d’enquêter sur le meurtre de votre ami ?

– Oui, mais auparavant, vous aurez une mission à remplir.

– Laquelle ?...

– Pourriez-vous annoncer que vous faites venir de Londres un détective bien connu pour s’occuper spécialement du cas de l’acrobate.

– Oui, c’est facile.

– Disons que je m’appellerai Lewis. Il faudrait que vous me prêtiez un costume de policier et dès cet après-midi, je me présenterais à votre bureau.

– C’est parfait. Je vais rencontrer les journalistes et je leur annoncerai que j’attends votre visite. La nouvelle se répandra aussitôt.

En arrivant à son bureau, le chef de police

aperçut trois journalistes qui l'attendaient.

– Qu'allez-vous faire pour le meurtre du théâtre...

– Avez-vous capturé le meurtrier ?...

Le chef leur fit signe de se taire :

– Non, pas encore, mais ce ne sera pas long.

– Vous avez des indices ?

– Mieux que ça, le détective Lewis, l'un des détectives les plus imminents arrive de Londres aujourd'hui même, c'est lui qui prendra charge de l'affaire.

Vers midi, IXE-13 entra en possession de son costume. Aussitôt il se retira à sa chambre d'hôtel et sortit sa fameuse valise contenant son maquillage.

Il se fit une tête de brigadier anglais.

Il portait une petite moustache noire qu'il tournait constamment entre ses doigts.

Il se posa des sourcils postiches très noirs, ce qui lui donnait un air féroce.

À deux heures, il sortait tout habillé comme un

policier.

Il avait passé par la porte arrière de l'hôtel afin qu'on ne le remarquât pas.

Sans hésiter, il se dirigea vers l'hôtel de ville où se trouvait le bureau du chef de la police.

Déjà des journalistes, prévenus par leurs confrères, attendaient l'arrivée du supposé éminent détective.

Aussitôt qu'IXE-13 fit son apparition, un des journalistes s'avança :

– Vous ne seriez pas le détective Lewis ?

IXE-13 grossit sa voix :

– Oui, oui, en effet, c'est bien moi, mon garçon, je vois que ma réputation m'a précédée jusqu'ici.

Les questions affluèrent.

IXE-13 racontait des aventures plus ou moins invraisemblables.

Bientôt tous les journaux annoncèrent en grandes pompes que l'un des plus grands

détectives au monde, entrerait en lutte contre le meurtrier de l'acrobate Olive.

VI

IXE-13 n'avait même pas prévenu ses amis de sa transformation.

Il ne fallait pas éveiller les soupçons.

Le soir même, il se rendit au théâtre et alla immédiatement trouver la caissière.

– Bonsoir, ma belle ; je suis le détective Lewis.

– Bonsoir, monsieur, les journaux ont beaucoup parlé de vous...

– Oui, c'est vrai, mais j'y suis habitué. Mon enfant, comment aimeriez-vous faire quelques dollars supplémentaires ?

– Que voulez-vous dire, monsieur ?

– Aimeriez-vous travailler au poste de police ?

– Mais oui...

– Combien gagnez-vous ici ?

- Vingt dollars.
- Je vous en offre vingt-cinq.
- En quoi consistera mon ouvrage ?
- Je ne sais pas encore. Le chef de police vous expliquera.

Soudain, la caissière sembla mal à l'aise :

– C'est que... je ne puis pas quitter mon emploi comme cela.

– Je vous ai déjà trouvé une remplaçante. Vous la présenterez vous-même à monsieur Bruik. Qu'est-ce que vous en dites ?

– Oh, si vous m'avez trouvé une remplaçante.

– Demain matin, elle viendra vous trouver à dix heures. Entendu ?

– Bien, monsieur.

Ce soir-là, IXE-13 rejoignait Gisèle au café du coin :

– Je t'ai trouvé un emploi au théâtre.

– Ah, comme quoi ?

– Caissière. Tu t'y rendras demain matin à dix

heures. La jeune fille te présentera à son patron. Elle donne sa démission et elle va te suggérer comme remplaçante. Maintenant, il faut que tu t’y prennes pour te faire engager, coûte que coûte. Tu comprends ?

– Je vais faire mon possible.

Après avoir quitté Gisèle, IXE-13 retourna au théâtre.

Il alla voir monsieur Bruik, le gérant :

– Monsieur Bruik, je vais vous demander quelque chose.

– Allez-y ?

– Pourriez-vous faire revenir le Français... Marius... je voudrais l’avoir sur les lieux...

– Ah !

– Car, vous savez, j’ai ma petite théorie... c’est peut-être lui qui a tué son compagnon.

IXE-13 caressa sa moustache :

– La police n’y a vu que du feu, mais moi... on ne me joue pas ainsi.

– C’est bien possible, monsieur Lewis, je vais

trouver un emploi à ce Marius pour demain.

L'espion interrogea discrètement les placiers et les autres employés du théâtre. Mais personne ne pouvait donner quelques renseignements utiles qui puissent éclairer le mystère.

IXE-13 rageait. Il aurait voulu mettre la main au collet de ce satellite d'Hitler qui avait saboté le travail des alliés et tué déjà plusieurs personnes, y compris Jacques Pallot.

– Un billet, mademoiselle ?...

– Je suis venu pour la place de caissière.

– Ah, bon ! c'est vous. J'en ai déjà parlé au patron que je partais. Il n'est pas bien content et me semble très difficile sur le choix de ma remplaçante. Allons le voir.

Elle appela un placier pour qu'il prenne temporairement sa place.

– Je ne vous ai pas demandé votre nom, mademoiselle ?

– Jane Marlow...

– J’ai dit au patron que vous étiez jolie, sans vous connaître. Il aime les jolies femmes. Je ne me suis pas trompée.

– Merci du compliment.

La caissière frappa à la porte du bureau du gérant.

– Entrez !

Bruik était assis derrière son bureau.

– Monsieur Bruik, je vous présente la jeune fille dont je vous parlais, Jane Marlow.

Gisèle regarda le gérant d’un drôle d’air.

– Bonjour, dit-elle.

Bruik fit un signe.

– Laissez-nous seuls, mademoiselle, retournez à votre caisse.

– Bien.

Et se tournant vers Gisèle comme si elle avait été une de ses grandes amies :

– Bonne chance, Jane.

– Merci.

Elle sortit.

Le gérant se leva, examina Gisèle, puis lui offrit un fauteuil :

– Merci.

– Votre nom, déjà ?

– Jane Marlow.

– Vous avez un drôle d’accent.

– Maman était Française et papa est mort lorsque je n’avais que quatre ans, alors j’ai appris le français avant l’anglais.

– Je comprends... vous aimeriez travailler comme caissière ?...

– Oui.

Gisèle se pencha en avant :

– Vous n’auriez pas une cigarette à me passer, j’ai le goût de fumer ?

– Mais... mais certainement.

Il lui tendit son paquet. Gisèle en prit une et en se redressant elle manœuvra habilement pour relever sa robe, laissant son genou à découvert.

Bruik s'en aperçut immédiatement et son regard se posa sur la jambe parfaitement modelée.

– Heu... vous avez de l'expérience ?...

– Non, mais ça s'apprend, n'est-ce pas ?...

– Pas d'expérience... oh, alors, je crois que...

Gisèle se leva :

– Comment, vous ne voudriez pas m'engager...

Elle s'était sensiblement approchée de Bruik.

– Il me semble que pourtant... je me serais très bien entendue avec vous... oui, très bien.

– Je... je puis peut-être vous essayer pour une semaine.

Gisèle sauta de joie, puis brusquement elle saisit le gérant par le cou :

– Tu es un ange, mon gros.

Elle l'embrassa copieusement sur la bouche. Bruik serra Gisèle contre lui. La Française ne cherchait pas à se dégager.

Le gérant lui passait la main dans les cheveux et il l'embrassa à deux ou trois reprises.

– Oui, il me semble que nous allons très bien nous entendre, dit-il.

Gisèle se dégagea :

– Quelqu'un pourrait nous voir.

– Mais non... il n'y a pas de danger...

– Si... si, je préfère un autre endroit qu'ici, tu comprends, mon gros ?...

– Oui. Vous habitez en ville, je suppose ?

– J'ai loué une chambre... une place sûre. Pour plus de sécurité, j'ai aussi enregistré le nom de mon mari. J'ai dit à la patronne qu'il devait venir me rejoindre.

– Tu es un ange. J'ai idée que ton mari va arriver bientôt.

Gisèle lui passa la main dans la figure :

– C'est fort possible. Maintenant, je dois travailler. Quand vais-je commencer ?...

– Mais aujourd'hui... aujourd'hui même, tout de suite.

– C’est vingt dollars par semaine ?...

– Comme caissière, oui, mais tu ne regretteras rien avec moi.

Gisèle était heureuse.

Maintenant, elle pourrait pratiquement faire ce qu’elle voulait au théâtre.

Découvrirait-elle quelque chose ?...

Marius avait été engagé comme aide-machiniste.

Il n’avait pas reconnu le patron lorsque ce dernier déguisé en policier anglais l’avait questionné sur la mort de son ami.

Quelques minutes plus tard, IXE-13 appela un placier :

– Votre nom ?...

– Jim Palmer.

– Vous avez parlé au compagnon d’Olive le soir du meurtre, n’est-ce pas ?

– Oui... heu c’est-à-dire que c’est lui qui m’a

parlé.

– Qu'est-ce qu'il vous a dit ?...

– Que son compagnon était un ami des Allemands... du moins qu'il l'avait été.

– Vous, vous aimez les Allemands ?

Le placier serra les dents :

– Êtes-vous fou ?

– Où étiez-vous lors du meurtre ?...

– Mais... mais dans la salle, comme tout le monde.

– À quel endroit exactement ?

Mais le placier ne s'en souvenait pas.

– Ça regarde mal pour vous.

– Comment cela ?...

– Vous pouvez facilement avoir tué Olive parce que vous saviez qu'il était un ami des Allemands.

– Je ne l'ai pas tué... je vous jure que je ne l'ai pas tué...

– Je ne dis pas que vous l'avez tué. Je dis que

vous pouvez l'avoir fait.

– C'est la même chose.

– Non, supposons que vous ayez répété l'histoire, quelqu'un d'autre a pu le tuer pour la même raison.

– Mais... je ne l'ai dit à personne...

– Tant pis pour vous, Palmer, si vous l'aviez répété cela vous aurait peut-être sauvé de la corde.

– Je suis innocent, s'écria le placier éperdu.

IXE-13 sourit et s'éloigna sans ajouter un mot.

En lui-même, il était certain que le placier n'avait pas tué Fallot.

Mais qui donc pouvait avoir commis le meurtre ?

– Monsieur Lewis ?...

IXE-13 se retourna :

– Qu'est-ce qu'il y a jeune homme ?

– Nous avons reçu un coup de téléphone du chef, il vous fait demander immédiatement.

– J’y vais.

IXE-13 se rendit tout de suite au poste.

– Vous m’avez fait demander, chef ?

– Oui, mon ami. Je viens de recevoir un rapport complet du médecin qui a examiné le corps.

Il lui tendit un papier.

Un passage attira particulièrement l’attention d’IXE-13 :

– La flèche a été tirée d’en haut, car elle est entrée de haut en bas. Donc, c’est impossible que quelqu’un de la salle ait tué l’acrobate.

IXE-13 réfléchit rapidement.

– Mais ce théâtre n’a pas de balcon... c’est ça... une seule personne peut avoir tué Fallot... une personne qui se trouvait dans le bureau de monsieur Bruik...

IXE-13, démaquillé, se rendit à la porte du théâtre et attendit que Marius et Gisèle sortent pour prendre leur souper.

Il les rejoignit :

- Mes amis, l’affaire est très claire.
 - Comment cela ?...
 - Peuchère ! vous connaissez le meurtrier ?...
le saboteur ?
 - Je le crois.
 - Qui est-ce ?...
 - Monsieur Bruik, le gérant du théâtre.
- Les deux Français sursautèrent.

– Voici, d’après moi, ce qui est arrivé. Bruik travaille pour les Nazis. C’est lui qui sabote les moteurs d’avions à l’usine. C’est aussi lui qui a mis le feu à son théâtre pour essayer de tuer des centaines de militaires. Il n’est pas aussi imbécile que nous le croyions. Lorsque Marius et Jacques se sont fait engager au théâtre, il a pris des renseignements. Il s’est bien vite aperçu que ces deux-là n’avaient jamais fait de vaudeville. Pourquoi avaient-ils menti ?... Il se mit probablement à vous suivre et remarqua vos rencontres suspectes avec moi qui travaillait à l’usine. Tout de suite il a deviné la vérité et a décidé de se débarrasser de vous deux. De la

petite fenêtre qu'il y a dans son bureau, il vous a tiré avec des flèches empoisonnées. Mais il t'a manqué, Marius. C'est là son erreur. C'est pour cela qu'il voulait te réengager pour reprendre sa chance.

– Il a déjà tenté de me tuer une seconde fois, dit Marius...

Et il raconta l'histoire de la pierre.

– Peuchère, maintenant que vous le dites, je comprends tout. C'est pour cela qu'il a demandé le numéro de ma chambre à la pension.

– Hé oui. Maintenant, nous ne pouvons pas l'arrêter tout de suite et le livrer aux autorités militaires. Il nous faut des preuves... nous allons enquêter sur lui. Vous pouvez tous les deux abandonner vos positions au théâtre.

– Oh non, dit Gisèle.

– Pourquoi ?... c'est dangereux, maintenant.

– Pas pour moi. Pour avoir la position, je me suis montrée un peu osée. J'ai même fait sentir à Bruik que je l'inviterais à ma chambre. J'ai peut-être une chance de le faire parler.

– Je ne voudrais pas qu’il t’arrive quelque chose.

– Et moi je ne voudrais pas manquer un si beau coup de filet.

– Comme tu voudras, tu resteras au théâtre, mais pas toi, Marius, n’y retourne plus, c’est risqué. J’ai encore besoin de toi. Alors, Gisèle, retourne au théâtre, toi, Marius, reste ici, j’ai encore à te parler.

– Bien, patron.

Gisèle partit pour son travail, pendant qu’IXE-13 et le Marseillais dressaient un plan d’action.

La Française, voulant continuer son petit jeu, alla trouver le gérant.

– Bonsoir, mon gros.

– Tiens, allô Jane...

– Juste un mot avant que je reprenne mon travail... je voulais te dire que ce soir... si tu veux me rejoindre à la fermeture, nous pourrions...

– C’est que... non, c’est absolument impossible, pas cette semaine.

- Pourquoi ?
- Je suis occupé.
- Avec une autre ?...
- Bien non, mais la semaine prochaine, je pourrai facilement accepter ton invitation.
- Bon, c'est très bien, mon gros, puisque tu ne veux pas...
- Je veux bien, mais je ne puis.

Gisèle sortit du bureau satisfaite.

L'hypothèse d'IXE-13 était des plus véridiques.

Bruik avait refusé de l'accompagner tout simplement parce que cette nuit, il devait travailler à l'usine.

Le gérant du théâtre est-il véritablement le saboteur ?

VII

Depuis dix heures du soir, deux hommes guettaient dans l'ombre.

Ils étaient installés à la porte de l'hôtel où Monsieur Bruik avait ses appartements.

– Onze heures et quart, patron.

– Je sais, dit le plus petit des deux hommes. Il n'est pas encore sorti. Pourtant, je suis certain que je dois avoir raison.

– Mois aussi, peuchère !

Un autre quart d'heure passa. Fatigué, IXE-13 se dirigea carrément vers l'hôtel suivi de son ami, Marius.

Il s'avança vers le comptoir.

– Messieurs, une chambre ?

– Non, dit IXE-13, nous désirons parler à un de vos pensionnaires.

– Qui ?

– Monsieur Bruik, il est ici, n'est-ce pas ?

– Oui, il habite ici, mais il doit dormir.

– Ça n'a pas d'importance, il nous attend, veuillez lui dire que deux amis veulent le voir.

– S'il vous attend, vous n'avez qu'à monter, ce n'est pas compliqué. Il habite la chambre 112, au premier étage.

– Merci.

En montant l'escalier, Marius glissa à l'oreille de son patron :

– Qu'est-ce que vous allez lui dire, s'il est là ?...

– Reste ici, je vais monter seul. S'il répond, je lui ferai croire que je me suis trompé de chambre.

– Il ne vous croira pas, bonne mère !

– Je ferai semblant d'avoir pris un coup de trop.

Marius attendit dans l'escalier.

IXE-13 arriva à la chambre 112. Il frappa à

plusieurs reprises, mais personne ne vint ouvrir.

Il revint auprès de Marius.

– Je ne comprends absolument rien. Nous l'avons vu entrer à l'hôtel, il n'en est pas ressorti et il n'est pas dans sa chambre.

– Vous êtes sûr ?

– J'ai frappé une dizaine de fois. Allons-nous-en, nous n'avons plus rien à faire ici.

Marius retourna à la pension Summer pendant qu'IXE-13 entrait à l'hôtel.

L'espion canadien mit du temps à s'endormir.

Il songeait à cette mystérieuse disparition.

– Imbécile que je suis, dit-il tout à coup. Monsieur Bruik est un homme en vue. S'il travaillait à l'usine on l'aurait certainement remarqué... et pourtant, il y travaille... il doit se servir d'un déguisement. Demain, je saurai à quoi m'en tenir.

Le lendemain soir, le même guet reprit.

Mais cette fois, nous deux amis n'étaient pas à l'extérieur.

Ils s'étaient postés à l'intérieur, dans le corridor, tout près de la chambre 112.

Bruik était entré dans sa chambre vers neuf heures.

Les minutes s'écoulaient lentement.

À dix heures et quinze, la porte s'entrouvrit.

Un homme portant une grosse moustache passa la tête hors de la chambre.

Il jeta un coup d'œil dans le corridor et voyant qu'il n'y avait personne, il sortit lentement en évitant de faire du bruit.

Il prit l'escalier, descendit et sortit brusquement de l'hôtel.

– C'est lui... viens, Marius, il faut le suivre.

Ils sortirent de l'hôtel à leur tour.

Bruik venait de sauter dans un taxi. Il n'y en avait pas d'autre aux environs. La voiture allait s'éloigner.

IXE-13 cria à Marius :

– À l'usine.

Il prit son élan et d'un bond il sauta sur le pare-choc arrière de la voiture.

Tant qu'à Marius, il appela un taxi et se fit conduire à l'usine.

Il aperçut IXE-13 qui l'attendait.

– Eh bien, patron ?...

– Marius, j'avais raison. C'est bien lui, il travaille ici en plus de s'occuper de son théâtre.

– Alors, peuchère ! qu'est-ce que vous attendez pour lui mettre la main au collet ?

– Pourquoi lui mettrions-nous la main au collet ?... Nous ne pouvons encore prouver qu'il ait tué.

– Alors ?...

– Il faudra parler à Gisèle, nous allons lui tendre un piège.

– Ainsi Bruik te trouve de son goût ?

– Certainement. Je puis en faire ce que je veux. La semaine prochaine, il m'a dit qu'il serait libre toute la soirée et toute la nuit.

– Il change probablement d’heures de travail.

IXE-13 réfléchit. Il cherchait un plan pour faire tomber Bruik dans le panneau.

Soudain, il appela :

– Marius, viens ici, j’ai une idée excellente. Si le bonhomme veut bien marcher, ce ne sera qu’un jeu. Toi, Gisèle, tu...

Gisèle n’avait plus parlé à monsieur Bruik depuis qu’il lui avait dit qu’il n’était pas libre la nuit.

Mais le lundi suivant, le gérant la fit demander à son bureau :

– Vous voulez me voir, patron ?...

– Fâchée, ma petite Jane... tu ne ris plus comme avant.

– Mais non, je ne suis pas fâchée du tout.

– Alors, qu’est-ce que tu dirais si ce soir, après le spectacle, nous irions manger un bon lunch ensemble...

– Et toi, qu’est-ce que tu dirais si je préparais

un p'tit lunch à ma chambre, nous y serions bien plus tranquilles.

– Je n'osais pas le demander.

– Bah, fallait pas t'en faire, j'voulais me montrer un peu fâchée, parce que la semaine passée tu sortais avec une autre...

– Moi ?... pas du tout.

– Alors, pourquoi étais-tu toujours occupé la nuit ?...

– Tout simplement parce que j'avais un travail urgent à faire.

– Bon, je vais accepter ton excuse pour aujourd'hui...

Et Gisèle sortit du bureau en jetant un coup d'œil malicieux à son patron.

Ce soir-là, vers onze heures trente, le dernier film prit fin.

Gisèle avait terminé sa caisse qu'elle avait rapportée à Bruik.

– Nous pouvons partir, allons, viens.

Le gérant appela un taxi et jeta l'adresse de la

chambre de Gisèle.

Cette dernière avait au préalable averti la concierge qu'il se passerait ce soir-là des choses inusitées.

Elle l'avait grassement payée et la concierge avait promis de ne pas s'inquiéter.

Elle vit arriver Gisèle en compagnie de son ami :

– Oh, oh, je comprends...

Gisèle lui sourit.

La concierge était certaine que Gisèle avait tout simplement voulu emmener son amant à sa chambre.

– C'est ici, mon gros.

Elle ouvrit la porte et ils entrèrent.

Bruik s'approcha vivement d'elle :

– Embrasse-moi.

– Non, non, du tout, nous allons manger tout d'abord... ensuite, je t'embrasserai peut-être.

– Peut-être ?...

Gisèle éclata de rire et passa derrière un paravent.

Elle avait décidé de jouer son rôle jusqu'au bout et d'aguicher Bruik tant qu'elle pouvait.

Mais si le coup ne réussissait pas ?... qu'arriverait-il ? Gisèle se verrait-elle obligée de passer la nuit en compagnie de cet infâme personnage.

Elle se dévêtit et passa un léger déshabillé qui laissait deviner la beauté des formes de la belle Française.

Bruik était fou de joie. Gisèle emmena les sandwiches et ils se mirent à manger.

L'espionne était obligée d'accepter sans maugréer les petits baisers et les regards indiscrets que lui lançait son partenaire.

Déjà le repas achevait. Le moment décisif approchait.

– Ma petite Jane... je t'aime, je t'adore...

– Allons, laisse-moi une minute, il faut que je débarrasse la petite table.

Elle y enleva les assiettes.

Bruik jetait un coup d'œil perçant sur le lit qui se trouvait au centre de la chambre.

Soudain, comme Gisèle achevait de desservir, il la saisit brusquement par la taille et l'emmena jusqu'au lit.

Gisèle riait :

– Attends... attends donc...

Pour calmer sa furie, elle l'embrassa longuement.

Tout à coup, elle entendit frapper un petit coup à la porte. Elle fit semblant de ne pas comprendre.

– Allons, mon gros, vite, déshabillez-toi et viens trouver ta Jane dans le lit...

– Mon trésor.

On frappa encore plus fort :

– Mais on a frappé, dit Bruik.

– Oui, qui peut bien nous déranger à cette heure-ci.

Gisèle alla ouvrir. Un homme ressemblant étrangement à Marius Lamouche, mais portant un costume de domestique :

– Mademoiselle Marlow ?

– C’est moi.

– Un message.

Gisèle pâlit :

– Ah, merci.

Elle referma la porte. Ses mains tremblaient. Elle regardait Bruik et semblait mal à l’aise.

– Un message... qu’est-ce que c’est ?...

Elle répondit vivement :

– Rien... rien... c’est sans importance.

– Vous devriez l’ouvrir. Donnez-le moi, je vais l’ouvrir pour vous.

Elle cria :

– Non, non, vous n’avez pas d’affaire...

– Mais qu’est-ce qui vous prend Jane ?... Je ne vous veux aucun mal...

– Je ne veux pas que vous regardiez cette

lettre, c'est tout.

Les yeux du gérant se durcirent :

– Et si moi je décidais de la regarder quand même...

– Voyons, mon gros, tu es fou... c'est ridicule, nous sommes après nous chamailler, viens retrouver ta petite Jane.

Il hésita, puis :

– Je veux voir la lettre.

Elle recula :

– Je ne veux pas.

– Et moi, je veux la voir...

Gisèle se défendait :

– J'ai dit non.

– Et moi j'ai dit oui.

Brusquement il lui saisit le poignet et le lui tordit.

Gisèle poussa un cri de douleur et laissa tomber la lettre.

Bruik s'éloigna rapidement et ouvrit la

missive : L'espionne était tombée sur un fauteuil, la tête entre les mains. Elle pleurait.

Le gérant lut :

– W-12. Faire rapport de vos activités au plus tôt, on attend de vos nouvelles.

Et comme signature, une toute petite croix gammée au crayon.

Lentement, Bruik déposa la lettre sur la table et s'avança vers Gisèle. Cette dernière leva la tête.

– Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ?

– Attendre quoi ?...

– Pour me vendre aux autorités... allons, ne faites pas l'innocent.

– Mais, Jane...

– C'est pour ça que vous m'avez suivie ici... vous vouliez savoir qui j'étais, maintenant, vous le savez, je travaille pour les Nazis, vous avez tout découvert, mes félicitations.

– Pas si fort...

– Quand bien même toute la ville entendrait.

Croyez-vous que cela a de l'importance, maintenant.

– Si.

– Comment cela ?...

Le gérant prononça lentement :

– Je ne vous dénoncerai pas...

Gisèle se fit ironique :

– L'amour, je suppose ?...

– Un peu ça, mais aussi autre chose.

– Autre chose ?...

– Parfaitement, vous allez comprendre...

Il baissa la voix :

– Il y a longtemps que vous demeurez à W...

– Un an...

– Alors, vous avez dû vous apercevoir qu'une fois mon théâtre a pris feu.

– Oui, je me souviens...

– Des soldats sont morts dans l'incendie...

– Oui, oui.

– À part cela, ici, à W..., il y a des usines. On dit qu'il y a eu du sabotage.

– Oui, mais je vous jure que ce n'est pas moi.

– Non, ce n'est pas vous. C'est moi, moi seul qui ai fait tout cela.

– Vous ?

– Parfaitement.

– Mais pourquoi ?...

– Je fais la même chose que vous Jane, si vous voulez savoir la vérité.

– La même chose que moi ?

– Oui, je travaille pour les Nazis.

Enfin, elle lui avait arraché la fameuse déclaration.

– Sais-tu, mon gros, que tu es pas mal fou de me dire cela ?

– Pourquoi ?...

– Si je te dénonçais...

– Tu ne le ferais pas, et même si tu le faisais, ça ne te rapporterait rien.

– Comment cela ?

– N’oublie pas que je suis propriétaire-gérant du théâtre de la place. J’ai acheté ce théâtre pour me couvrir. Je passe pour un « big shot ». La police ne croirait rien de ce que tu leur raconterais...

– Tu as raison.

– À l’avenir, nous allons travailler ensemble, Jane, tu verras comme nous serons forts.

– Nous balayerons tout sur notre passage.

– Parfaitement. Mais pour l’instant, oublions tout ça, veux-tu ?...

– Je ne sais pas, tu m’as fait mal tout à l’heure...

– Mais j’avais peur pour ma peau... et c’est pour cela...

– Tu avais peur que je sois une espionne alliée, je suppose ?

– Non, non, mais...

– Mais quoi ?

– Pensons plutôt à l’amour.

On frappa de nouveau à la porte.

– Qui est-ce qui nous dérange encore ?...

– J’y vais.

Gisèle ouvrit.

Cette fois, Bruik reconnut l’homme qui venait d’entrer.

C’était celui qui avait servi de « manager » à Marius et Olive...

Il était justement suivi de Marius...

– Ma petite Gisèle, dit IXE-13, tu as travaillé comme un ange.

L’espion prit sa fiancée dans ses bras :

– Hé, vous, cria Bruik...

Il s’avança menaçant.

– De quel droit vous permettez-vous de ?...

Gisèle éclata de rire :

– Pauvre imbécile que vous êtes...

– Mais...

– Bruik, vous êtes un enfant, vous vous êtes fait rouler...

– Moi ?...

Il sembla comprendre.

Il essaya de mettre brusquement la main dans sa poche, mais Marius guettait.

– Pas de ça, ou bien je t'écrase... je te tue comme tu as tué mon compagnon ami...

– Moi, j'ai tué ?...

– Parfaitement, vous êtes un assassin et un espion, peuchère !...

– Il faudrait le prouver.

IXE-13 sourit :

– C'est très simple, cher monsieur Bruik, toute la conversation que vous avez eue avec Gisèle a été enregistrée.

– Quoi ?...

Jusqu'ici, le gérant avait cru que c'était une farce.

Mais maintenant, il était bel et bien pris.

– Votre règne de saboteur est terminé, Bruik.

Quelques minutes plus tard, les trois amis

quittaient la chambre emmenant leur prisonnier avec eux.

Le général reçut ses visiteurs :

– C’est du très beau travail, je tiens à vous féliciter.

Marius tenait une grosse boîte dans ses mains.

– Voici toute la conversation... toute la confession de ce bandit... elle a été enregistrée.

– Bravo... avec ça, notre preuve est complète. Notre homme sera passé sous les armes d’ici peu de temps, vous pouvez être certain.

Le général ne se trompait pas.

Peu de jours plus tard, Bruik fut passé en jugement par le conseil de guerre.

La preuve d’IXE-13 était irréfutable.

Il fut trouvé coupable et condamné à être fusillé.

IXE-13 et ses deux amis, avant de quitter la ville de W..., se rendirent au petit cimetière de l’endroit où l’on avait enterré le corps de Jacques Fallot.

Ils prièrent pendant quelque temps sur la tombe de leur ami.

– Pauvre Jacques...

– Il a donné sa vie pour la grande cause.

Gisèle avait les larmes aux yeux :

– Et dire que ça aurait pu t'arriver à toi, Marius...

Ils revinrent à leur hôtel respectif et préparèrent leurs bagages.

Quelques heures plus tard, ils montaient sur le train et revenaient vers Londres.

Encore une fois l'espion canadien avait accompli sa mission avec succès.

Quelques jours plus tard, il reçut un message spécial du service d'espionnage.

Sir George lui donnait rendez-vous dans un petit bureau de la capitale d'Angleterre.

– Je crois que nous allons avoir une autre mission, mes enfants.

– Peuchère ! j'espère que nous allons vous accompagner, patron.

– Je l’espère, moi aussi.

IXE-13 se rendit au rendez-vous.

En le voyant entrer, Sir George le fit asseoir.

– Tout d’abord, j’ai des félicitations à vous adresser. Vous avez fait du beau travail. Le saboteur de W... est maintenant chose du passé.

– Mais ça m’a coûté quelque chose. Sir, l’un de mes plus excellents collaborateurs.

– Je le sais, nous allons lui décerner une décoration.

– Je vous remercie en son nom.

Il y eut silence, puis :

– IXE-13, j’ai une nouvelle mission à vous confier... quelque chose d’extraordinaire, de dangereux...

Quelle est cette nouvelle mission ?

Dans quelle autre aventure se lancera notre héros ?...

Ne manquez pas les prochaines aventures d’IXE-13.

Cet ouvrage est le 275^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.